

tribunal révolutionnaire. On les accuse d'avoir renfermé dans leur monastère des armés pour les émigrés. La prieure montre alors le crucifix que les Carmélites portent toujours sur elles : « Voilà, dit-elle aux juges, les seules armes que nous ayons jamais eues dans notre monastère. » On lui répond par une sentence de mort.

Le crucifix, stimulant divin, qui, derrière les grilles de leur couvent, avait été leur force dans les immolations journalières de la pénitence, va les soutenir encore, en face du couperet, dans l'immolation suprême.

Retraçons à la gloire du crucifix, cette page sublime (*), belle entre toutes, dans les fastes de l'Église militante : « Condamnées à mort, elles récitent ensemble l'office des morts, et, vêtues de blanc, elles montent dans la charrette qui les mène à l'échafaud. Chemin faisant, elles récitent les prières des agonisants. Arrivées à la barrière du Trône, elles chantent le *Te Deum* et, au pied même de l'échafaud, récitent le *Veni Creator* que les bourreaux n'eurent pas le courage d'interrompre. Puis, ayant toutes, à haute voix, répété la formule de leurs vœux : Je fais vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, elles tendent le cou au couperet, heureuses de sceller de leur sang leur fidélité à leur divin Époux (?). »

Que l'on est fort dans la vie, que l'on est fort dans la mort, quand on porte sur sa poitrine l'image et dans son cœur l'amour du crucifix !

Au XIX^e siècle, elles sont encore là, derrière leurs grilles, les héritières de ces immolées de la Terreur.

Tandis que les sectaires veulent les faire mourir de faim, plus d'un catholique les méconnaît et les accuse : « De nos jours, à la bonne cause il faut des bras, des activités. Que font ces oisives dans leur couvent fermé ? — Ce qu'elles font ? Ce que fait le paratonnerre au sommet de l'édifice. Elles tiennent le crucifix levé vers le ciel, et le crucifix ainsi levé dans les airs par ces mains sans tache arrête les vengeances du Très-Haut, prêtes à éclater. »

O mon Dieu, gardez-nous ces hommes généreux, ces femmes héroïques qui, par vœux, s'enchaînent au service des pauvres ou à l'instruction des enfants ; gardez-nous ces vierges vaillantes qui sur un champ de bataille, le crucifix sur la poitrine, s'en vont gaiement, au péril de leur vie, s'en vont sous les balles qui pleuvent, panser les blessés et consoler les mourants. Mais avec ces ordres voués à l'action, gardez-nous aussi les ordres voués à la contemplation ; gardez-nous les couvents où l'on répare, où l'on s'immole : à nos sociétés menacées, gardez, ô Dieu, ces vierges victimes, ces porte-Christ qui, offrant à vos regards l'image de votre Fils crucifié, désarment votre bras et détournent vos foudres !

En 1794, seize vierges, le regard sur le crucifix, mouraient en chantant. Dix siècles auparavant, il vous en souvient, des femmes, femmes du monde celles-là, avaient donné leur sang pour la défense du crucifix.

« Il existait à Constantinople, sur la porte de Chalcé, un grand crucifix de bronze, révérend de toute la ville, et auquel le peuple attribuait plusieurs miracles. L'empereur iconoclaste, Léon l'Isaurien, ne put souffrir la vue de ce christ qui semblait triompher de ses édits de proscription contre les saintes images. Il ordonne à Jovin, l'un de ses officiers, d'aller abattre la croix. L'officier obéit, il monte à l'échelle ; déjà il a porté trois coups de marteau sur la figure du Sauveur, mais les femmes du peuple, blessées dans leur foi et dans leur amour, accourent en poussant de grands cris. L'échelle est renversée et Jovin écrasé sous les pieds de la foule. Léon l'Isaurien lance ses gardes sur ces

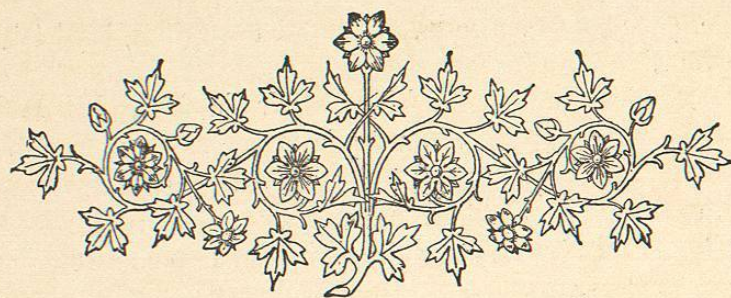
1. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, tome XXVIII, pages 580-581.

2. Le procès de béatification de ces vierges vaillantes s'instruit à Paris.

femmes attroupées; en un instant, elles sont massacrées, heureuses de donner leur sang pour la cause du crucifix (1).

Si l'on veut de ces Grecs restaurer les doctrines,
Si l'on tente jamais d'abattre sous vos yeux
Le crucifix planté jadis par vos aïeux,
Femmes, faites au Christ un mur de vos poitrines.
Et les briseurs de croix reculeront, honteux,
Devant ce mur vivant, élevé devant eux!

1. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, tome X, page 519.



Chapitre Huitième.

LES SAINTS STIGMATISÉS.

Le divin Crucifié du Golgotha sera, dans le cours des âges, offert par l'art chrétien à la piété des fidèles.

Mais avant d'être sculpté dans la pierre, dans le bois ou l'ivoire, avant d'être coulé dans le bronze ou buriné dans l'or, il devait être empreint dans la chair des Saints.

Saint Paul, dans son épître aux Galates, dit une belle parole : *Christo confixus sum cruci*. D'après les commentateurs, le texte grec *Χριστῷ συνεσταύρωμαι* eût été rendu plus littéralement et plus clairement encore par ces mots : *Christo con-crucifixus sum* : j'ai été crucifié avec Jésus-Christ.

Le Père Cornelius a Lapide, expliquant ce texte, en donne d'abord le sens littéral : « Par le baptême, j'ai été crucifié avec Jésus-Christ; » car le baptême est le symbole de la mort et de la sépulture du Christ.

Il montre ensuite avec saint Denys que, par l'amour, dont le propre est d'assimiler l'amant à l'aimé, les Saints, dans leur âme, ont été comme transformés en Jésus crucifié.

Parfois la ressemblance avec l'auguste Victime a été plus grande encore : elle s'est produite dans le corps des Saints aussi bien que dans leur âme ; c'est le cas des stigmatisés.

Que l'Homme-Dieu ait fait à quelque Saint privilégié l'insigne honneur d'imprimer dans sa chair les stigmates de sa crucifixion, qu'il ait fait du corps de ce Saint comme un crucifix vivant; la chose, nous le prouverons, est incontestable, au moins pour saint François d'Assise.

L'histoire est même là pour prouver qu'un certain nombre de Saints et de Saintes ont partagé avec le miraculé de l'Alverne cette gloire crucifiante des stigmates (1).

Il est certain, d'autre part, qu'il s'est rencontré dans la suite des âges, plusieurs personnages, hommes ou femmes, dont la renommée faisait des stigmatisés, qu'on allait voir de bien loin comme de vivantes images du Sauveur en croix, et qui n'étaient, en réalité, que les jouets, peut-être inconscients, de leur imagination, comme le dit saint Vincent de Paul lui-même, ou les victimes d'une supercherie intéressée.

A la prudence chrétienne de distinguer, dans l'histoire, l'or pur de l'alliage trompeur.

L'or pur ici, c'est la page, touchante de simplicité, dans laquelle saint Bonaventure raconte ce qui advint, sur l'Alverne, à son Bienheureux Père. Lisez ce récit, âmes dévouées au crucifix, et admirez comment, par un prodige d'amour et de puissance, François fut tellement transformé qu'il passait moins pour un homme que pour l'image du Crucifié : « *ut jam non tam terrestris homo... quam imago crucifixi crederetur.* »

1. Dans son ouvrage couronné par l'Institut catholique de Paris, *L'imagination et les états surnaturels*, M. l'abbé Gombault a un chapitre bien intéressant sur la stigmatisation, son origine et ses causes. (IV^e partie, chapitre 11.)